

Boualem Sansal

Poste restante : Alger



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Boualem Sansal

Poste restante :
Alger

Lettre de colère et d'espoir
à mes compatriotes

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2006.*

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. Il a fait des études d'ingénieur et un doctorat en économie. Il était haut fonctionnaire au ministère de l'Industrie algérien jusqu'à 2003. Il a été limogé en raison de ses écrits et de ses prises de position.

Le serment des barbares, son premier roman, a reçu le prix du Premier Roman et le prix Tropiques 1999.

*À la mémoire de Mohamed Boudiaf
Président de l'Algérie de janvier à
juin 1992
Assassiné à Annaba le 28 juin 1992
Par un officier de la garde présiden-
tielle*

Alger, le 1^{er} janvier 2006

*Sœurs et frères,
Mes chers compatriotes,
Mes bons amis,*

Le prix du silence

Au fond, jamais nous n'avons eu l'occasion de nous parler, je veux dire entre nous, les Algériens, librement, sérieusement, avec méthode, sans a priori, face à face, autour d'une table, d'un verre. Nous avons tant à nous dire, sur notre pays, son histoire falsifiée, son présent émietté, ravagé, ses lendemains hypothéqués, sur nous-mêmes, pris dans les filets de la dictature et du matraquage idéologique et religieux, désabusés jusqu'à l'écœurement, et sur nos enfants menacés en premier sous pareil régime.

C'est bien triste. Et dommageable, le résultat est là. Une vie entière est passée, deux peut-être, davantage sans doute, et encore nous nous taisons, chacun dans son coin, avec chez certains, toujours les mêmes, nos grands dirigeants, perchés au-dessus de nos têtes, cet insupportable mépris au coin des lèvres qui est leur marque de fabrique, souriant à la ronde à la manière de ces vieux crocodiles qui tournent inlassablement autour du marigot, la gueule ouverte, l'œil inhumain, la queue prête à fouetter.

Il y a longtemps, trop longtemps on va dire, que nous ne nous sommes pas parlé. Comment mesurer le temps écoulé si personne ne bouge, si rien ne vient, si rien ne va ? Constater l'arrêt est un progrès, cela implique cette chose banale et fantastique que quelque part, quelqu'un, un jour, vous, moi, un autre, a dû s'entendre dire : « Dieu, où en sommes-nous après tant d'années livrées au silence ? » ou simplement : « Que se passe-t-il en ces lieux ? » Terribles ques-

tions. Des hommes sont morts sans savoir, et d'innombrables enfants arrachés à la vie avant d'apprendre à marcher, et des villes entières, qui furent belles et enivrantes, ont été atrocement défigurées. Le nom même de notre pays, Algérie, est devenu, par le fait de notre silence, synonyme de terreur et de dérision et nos enfants le fuient comme on quitte un bateau en détresse. Et combien de touristes l'évitent à toutes jambes ! La beauté de nos paysages et notre hospitalité légendaire ne font pas le poids devant les mises en garde des chancelleries et les alarmes insoutenables des médias et des ONG. Nous voilà seuls, à tourner en rond, ressasant d'antiques lamentations.

Mais peut-être aussi avons-nous cessé de nous parler parce que personne n'écoutait l'autre. La rumeur galopante, l'ivresse du vide, le bourdonnement lancinant de nos rues, l'imposante étroitesse de nos grands esprits, les flonflons, les prêches, les harangues, les crises, les terrorismes, les détour-

nements et les famines qui ont décimé plus que l'économie ne l'autorisait, les pénuries qui ont occupé nos vies si courtes, les corvées d'eau, les deuils, les queues devant les juges, le regard hypnotisant des surveillants ont leur part d'explication dans notre aphonie, c'est vrai. Combien excusables sommes-nous de ne pas savoir parler et courir à la fois ! Pense-t-on à tirer des plans sur la comète lorsqu'on est assailli par le malheur au quotidien et que la grande affaire, la véritable urgence, la ruse de chaque instant, consiste à échapper à la mort, à tromper le bourreau, à se garder des catastrophes, à contourner les plantons, à gagner du temps tout simplement. Je parle de la mort en général, et du temps qui nous fut imparti pour vivre, la mort de l'homme dans sa chair, son âme, sa mémoire, ses pauvres lendemains, mais aussi du reste, le cadre de vie, le quartier, le dernier refuge, les valeurs, les institutions, pendant que ceux-là, perchés au-dessus de nos têtes, souriant avec plus de cruauté et de fatuité, les tartufes, les pieu-

vres, les jusqu'au-boutistes, s'emploient à détruire en ces terres jusqu'aux mythes fondateurs du genre humain. Ils ne se gênent pas pour le dire : ils sont nés avant nous, les Beni Adam, les Fils d'Adam.

Pourtant, nous eûmes des moments de répit, et de grâce, et certainement plus que d'autres peuples, bien moins lotis que nous. Pauvre Rwanda, pauvre Kaboul, pauvre Tchétchénie, pauvre Haïti, où le malheur se dissipe dans les brumes de l'éloignement. L'Algérie, c'est autre chose, elle est là, au cœur du monde, c'est un grand et beau pays, riche de tout et de trop, et son histoire a de quoi donner à réfléchir : mille peuples l'ont habitée et autant de langues et de coutumes, elle a bu aux trois religions et fréquenté de grandes civilisations, la numide, la judaïque, la carthaginoise, la romaine, la byzantine, l'arabe, l'ottomane, la française, elle a guerroyé tant et plus, ses cimetières regorgent de noms exotiques, ses campagnes, ses montagnes et ses cités sont riches de

vestiges fabuleux, et encore n'a-t-elle pas fini de se recenser et de se connaître.

Et voilà qu'aujourd'hui, nous en sommes là, hagards et démunis, immobiles et pe-nauds, n'ayant plus rien à renier ou à aimer. La surprise, le vertige, les entourloupes à l'entame de chaque nouvelle ère, le suspense haletant du feuilleton, je ne vois pas une autre explication à notre silence. Je ne dis pas lâcheté, nous n'avions ni arme, ni galon, pas même un peu de cette folie ardente qui agite les désespérés du bout du monde, pour renverser la table et prendre le micro. Quand on est sans voix, on est lent à la détente. Il y a aussi que nous sommes des hommes de paix, la nature nous a faits ainsi, patients et crédules, parfois versatiles et in-souciants, et le cas échéant, futiles et cha-touilleux.

Le mal a submergé le bien sous nos yeux, rien n'est plus tragique.

Quand l'espoir était possible

Soyons justes, il y eut des périodes de réelle embellie, républicaines dans la forme, sympathiques dans le fond, de vraies bénédictions, souvenons-nous, quelques éclairs au temps de Boumediene le ténébreux, vers la fin de son règne de fer, lorsqu'il nous invita à venir critiquer son projet de Charte nationale (la Tarte nationale, chuchotait-on sous les porches), ce que nous fîmes avec délice et brio... et inutilement, la bible a été vendue en l'état, à l'unanimité, nous en avons tous des exemplaires sur nos tables de chevet ou la trace dans les méandres de nos cerveaux. Un peu plus au temps du président Chadli, le gandin magnifique dit Jeff Chandler parce qu'il avait une bonne bouille de cow-boy somnolant, qui nous a tant fait rire avec la devise par laquelle il inaugura son long règne de roi fainéant : *Pour une vie meilleure*, que les jeunes rebelles d'Alger, de vrais poètes soucieux de vérité et de bonnes rimes, ont aussitôt reprise

en chaussant leurs Adidas : *Pour une vie meilleure, ailleurs* ; c'est malheureux que de la bonne graine antifasciste comme ça soit allée se perdre dans des pays libres. Et pas mal au temps du président Boudiaf, le preux, l'innocent qui a cru que le pandémonium céderait devant la sainteté, et qui, hélas, mille fois hélas, n'a survécu que six mois à la tête de l'État. Nous en avons eu nettement moins depuis, il est vrai, l'Histoire s'étant accélérée jusqu'à trébucher et l'agora a fermé ses portes. Il y eut une guerre civile (1992-1999), deux cent mille morts, des dégâts incalculables, quatre coups d'État, du remue-ménage dans le sérail, le tout accompagné d'un pillage systématique du pays. Puis tout s'est arrêté. Sous le règne de M. Bouteflika, arrivé au pouvoir quelques mois avant son élection triomphale en 1999, il a été procédé à la casse de tous les thermomètres. Hors son propre mal et celui des siens, on ne sait rien de l'état de santé du pays et de ses habitants. Certains parlent de « mort clinique », d'autres de « para-

dis sur terre », ce qui, au fond, revient au même.

Oui, disais-je, de vraies bénédictions, les promesses étaient bien timbrées, les mesures arrivaient à point, les chiffres couvraient des significations non loin d'être concrètes et les éloges des clercs de même que nos applaudissements plébéiens ne sonnaient pas forcément faux. Je me souviens que nous n'étions pas peu fiers de nous voir bientôt sortir de l'auberge des songes creux et nous lancer à la conquête du monde libre au nom de la Révolution algérienne et de la nation arabe, avec, pour arme absolue, le génie du raïs.

Ces périodes, bien que rares, furent pourtant assez longues pour autoriser une vraie démarche, une révision complète de nos idées, une remise en perspective de nos vieilles théories. Las, le train est passé avant nous. Étions-nous déjà si décalés, l'effort nous rebutait-il tant ? Peut-être et peut-être

pas, la partie était loin d'être facile, et sans doute avons-nous été, une fois de plus, pris de vitesse. En 1988, en ces jours d'octobre héroïques et fumants, donc de soulèvement antifasciste décisif, nos jeunes eurent à peine le temps d'incendier les murs de l'administration et les magasins d'État que tout est rentré dans l'ordre. Le bruit des bottes et l'odeur de la poudre hanteront longtemps nos nuits. Et aussi, le souvenir des disparus. Vous souvenez-vous encore de ce mois fabuleux, de ces jours électriques, de ces heures vertigineuses où tout paraissait possible : renverser la dictature du parti unique, le FLN, chasser le tyran de son fauteuil, prendre notre destin en main, nous ouvrir au monde ? Nous étions enfin dans le mouvement de l'Histoire, comme nous le fûmes en 1954, au début de la guerre de libération, comme le furent ces dernières années les pays du bloc de l'Est qui un à un se sont affranchis de leurs vieilles et monolithiques dictatures. Le rêve a duré cinq jours, pas un de plus, et la machine totalitaire a repris

le dessus. Quelle tristesse de voir nos villes saccagées, nos bus, nos trains transformés en carcasses noircies, nos jeunes émeutiers hagards, et que rien n'avait changé !

En règlement du solde, il nous fut accordé de dire ce que nous voulions à la fin. Nous sommes-nous pour autant parlé, avons-nous accordé nos violons, avons-nous fait face comme un seul homme ? Il faut le dire honnêtement, nous avons versé dans l'absolutisme et la précipitation, nos revendications sont parties dans toutes les directions et elles étaient rien de moins que folles : la charia ou la mort, l'islam et la liberté, la démocratie pleine et entière sur-le-champ, le parti unique à perpète, le marché et l'État, l'autarcie et l'économie de guerre, le communisme plus l'électricité, le socialisme plus la musique, le capitalisme plus la fraternité, le libéralisme plus l'eau au robinet, la révolution permanente, l'arabité avant tout, la berbérité de toujours... Que d'idées, que d'idées ! Cent cinquante partis échevelés,

dont le FIS, le Front islamique du salut, ont vu le jour avant que nous ayons fini de rêver. Quelle astuce géniale que cette prolifération cancéreuse pour tuer l'œuf dans la poule ! Quelle sublime idée que la création d'un deuxième front, le monstrueux FIS, pour redorer le blason du vieux front, l'insaisissable FLN ! « Il y a péril en la demeure ! » criait-on. Des voix lointaines. Nous n'avons pas entendu, le cri venait de l'étranger. « Ingérence, ingérence ! » hurlait-on au sommet de la pyramide et jusque dans le plus lointain douar du pays profond ayant le télex. « On coupera par le milieu », fut la décision des pilotes. Et nous voilà gros-Jean comme devant, moitié libres, moitié coulés dans le béton.

*Le temps du système D
et des formules toutes faites*

À quoi avons-nous occupé ces temps bénins ? C'est triste à dire : à rien, de petites

238349

Boualem Sansal
Poste restante :
Alger



Poste restante : Alger.

Lettre de colère
et d'espoir
à mes compatriotes
Boualem Sansal

Cette édition électronique du livre
Poste restante : Alger. Lettre de colère et d'espoir à mes compatriotes
de Boualem Sansal
a été réalisée le 14 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070355501 - Numéro d'édition : 238349).

Code Sodis : N55926 - ISBN : 9782072492594
Numéro d'édition : 253438.